

ETC



# Jardins et poubelles

## Quelques remarques sur l'écologie ou quand tes jardins provoquent les poubelles

Manon Regimbald

Number 8, Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36431ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Regimbald, M. (1989). Jardins et poubelles : quelques remarques sur l'écologie ou quand tes jardins provoquent les poubelles. *ETC*, (8), 50–53.

## *Jardins et poubelles. Quelques remarques sur l'écologie ou Quand les jardins provoquent les poubelles*



Philip Fry, Vue du jardin

**L**e 23 mars 1989, à Montréal, dans le cadre des conférences de *L'art qui parle*, la galerie Skol recevait Philip Fry qui nous entretenait des : *Jardins et poubelles. Quelques remarques sur l'écologie.*

### *Liminaires*

Coïncidence ? Hasard ?

Le fait est qu'au moment où Philip Fry nous proposait quelques remarques écologistes sur les jardins et poubelles, en Suisse, seulement 34 pays paraphaient une convention internationale au sujet du contrôle des déchets toxiques vers le Tiers-Monde (sic). Doit-on le rappeler, 116 nations participaient à cette même conférence. Sachons aussi que par exemple, le Canada a signé l'accord tandis que les États-Unis, l'Allemagne de l'Ouest et la Grande-Bretagne ont refusé de le faire<sup>1</sup>. Enfin soyons brefs.

Retournons au jardinage.

### *Préliminaires jardiniers*

De tout temps, les jardins ont grandi avec leur époque. Des jardins de l'Antiquité à ceux du postmodernisme,

des jardins funéraires égyptiens à ceux classiques français ou encore des jardins pittoresques à l'anglaise, pour ne nommer que ceux-ci, tous, sous une forme ou l'autre participent de leur temps.

«Puissé-je me promener chaque jour et à jamais autour de ce bassin, puisse mon âme s'asseoir sur les branches du jardin funéraire que j'ai préparé à mon intention; puisse-je me rafraîchir chaque jour à l'ombre de mon sycomore»<sup>2</sup>.

Inscription funéraire égyptienne

Bien sûr, il y a jardin et jardin, direz-vous. Je vous l'accorde. Mais il n'en demeure pas moins qu'ils forment un mode de représentation. Les rhizomes du paysagisme sont divers, esthétiques, religieux, philosophiques, scientifiques, écologiques, organiques<sup>3</sup>. D'ailleurs, l'idée d'un art organique est loin d'être nouvelle. C'est un rêve récurrent, impossible à réaliser complètement, mais qui périodiquement revient nous défier<sup>4</sup>.

Pragmatique, le jardin cherche à améliorer l'environnement en le rendant plus fertile, ravivant les relations entre les êtres vivants et leur milieu. Sa tendance à apprivoiser le milieu naturel ne va pas sans l'usage d'une construction conceptuelle fondée par la

culture, sans compter, aujourd'hui l'utilisation d'un appareillage technologique souvent sophistiqué. Il faut donc y voir l'alliance nature  $\longleftrightarrow$  culture. Pour le moins double, la structure du jardin ne peut se limiter à la seule aire naturelle. Le jardin est une production. Il est construit, aménagé. Il s'agit d'un espace migratoire ou encore transformationnel. Migrant de la nature. Immigrant dans la culture.

Bien sûr, ces préliminaires sur les jardins cultivés n'ont pour seule visée que de servir de rappels. Ils n'ont aucune prétention à «l'étiquetage». Loin de moi l'idée de vouloir «encarcanner» sous une étiquette précise les réalisations de Fry, prisant peu moi-même ce genre de dénomination.

### Mise au point première

«Avant même que la question ne soit posée,

— «Est-ce que c'est de l'art ?»

Fry nous prévient :

— Je m'en fous.»

Les frontières m'apparaissent souvent plus significatives dans leur perméabilité que dans leur cloisonnement. En fait, le discours se meut dans un espace pluriel où le sujet énonciateur se refuse au cantonnement disciplinaire stérile. Il se perd dans les orientations philosophiques, sémiologiques, sociologiques, historiques. Il vit. Simplement. Marqué par l'histoire et la société, pris dans le langage. Par delà les catégories, la pratique demeure. L'énonciation (se) joue. La vie trouve toujours le tour d'en déjouer les confins.

### Jardins et poubelles : à la recherche d'un *modus vivendi*

Notre société postmoderne nous confronte à ses maux. Ses crises nous concernent tous, individuellement, collectivement. Le rétablissement du système écologique presse.

La nature est redevenue matière à penser. En art comme ailleurs, la nature se voit jardiner. Elle n'est plus prétexte. Elle se fait *texte*<sup>5</sup>. L'environnement, comme l'a écrit Edgar Morin, cesse de représenter une unité seulement territoriale pour devenir une réalité organisatrice<sup>6</sup>.

À sa façon, Philip Fry veut ici nous en rendre compte. Il expose ici deux mondes qu'on dirait *a priori*, étrangers. Foncièrement divergents dans leurs fonctions. Les jardins et les poubelles. L'exposé se scinde en deux parties. La première consiste dans l'histoire du développement d'un jardin paysager et la seconde porte sur un projet d'équipe, utopique, consistant à récupérer un site d'enfouissement de déchets de la ville d'Ottawa. La première tentative d'intervention, bien qu'expérimentale, est déjà amorcée. La seconde demeure(ra) utopique (?) — mises à part

l'élaboration de projets et les maquettes.

### Côté jardins

Revenons à la première partie de l'exposé de Fry. Déjà en 1986, il nous habitait à son jardinage<sup>7</sup>. Fry nous entretenait de son projet de jardin qui s'étalait sur les dix dernières années au cours desquelles jardinage et discours sur l'art s'alliaient à ces recherches.

C'est ainsi que Madeleine et Philip Fry investirent un site afin d'en réaliser l'aménagement jardinier. Les potentialités du lieu, les termes et les conditions du nouveau jardinage, le processus d'élaboration (la transformation de l'ancien champ, le creusement de l'étang, le voisinage avec la forêt feuillue et la plantation de pins dans la lande, les cactacées dans le désert et finalement la «forêt sombre» (densément peuplée par les cèdres) ont formé les opérations majeures de l'intervention jardinière. L'ampleur du projet a nécessité l'aide de pelles mécaniques. La complicité avec les opérateurs de machinerie lourde s'est avérée particulièrement enrichissante.

«...travailler l'espace avec les autres apprenant à bien cultiver la terre, à courber, redresser et à lier le bois, [...] à tracer sur le sol son dessin, [...] à planter, [...] et plusieurs autres détails qui comprennent l'embellissement des jardins d'agrément.»

Jacques Boyceau, *Traité du jardinage selon la raison de la nature et de l'art*, Paris, 1638.

Quelques étudiants s'ajoutent à l'équipe. L'expérience en est une de solidarité et de connivences. Un inventaire des plantes est dressé. Une étude topologique du terrain est entreprise. La forme et l'organisation du jardin se fondent sur l'ordre naturel du site. Les incidences de surface sont respectées. Plus de trois cents tonnes de pierres calcaires concassées sont utilisées pour la réalisation de sentiers pédestres. On rescape des plantes et des arbustes de terrains avoisinants menacés par le «développement», c'est-à-dire que des lots ayant été vendus pour des projets domiciliaires sont soumis à des bouleversements. Certaines plantes ainsi menacées de disparition sont transplantées dans le jardin d'accueil. Cette opération vise un double but : d'abord la conservation des plantes, ensuite, la réintroduction dans le jardinage urbain, de plantes locales, comme le lis canadien, afin de promouvoir cette richesse naturelle.

«L'homme doit cesser de se concevoir comme maître et même berger de la nature. Sait-il où il va ? Va-t-il où il veut ? Il ne peut être le seul pilote. Il doit devenir le copilote de la nature qui elle-même doit devenir son copilote. L'idée double dépasser/retrouver la nature nous conduit à la conception complexe du double pilotage homme  $\longleftrightarrow$  nature.»<sup>8</sup>

Edgar Morin

Nous voilà en présence d'un processus éminemment spatio-temporel comme l'indiquait Fry. Ce mode d'intervention organique cherchant «à préserver le maximum d'éléments du paysage» fluctue entre l'observation du milieu et sa transformation<sup>9</sup>. Le passage du temps modifie l'espace. Les relations entre les parties, et les parties et le tout se complexifient constamment. Les effets s'y mesurent spatio-temporellement. Par delà tout encadrement. Le hasard, les changements climatiques déterminent, partiellement du moins, l'espace paysager. Sa croissance, voire sa réalité en sont dépendantes. Il faut apprendre à vivre avec l'impondérable.

Le contrôle de l'œuvre est partagée. Indéniablement.

### *Le marché du jardin*

Où s'en va le jardin ?

Le travail artistique n'est pas à l'abri du mercantilisme. L'objet produit devient un produit de consommation. Il est inséré dans un système. On en détermine ainsi la valeur, mesurant, jugeant, «cotant» sa surface. Rentabilisé et manipulé, par un mécénat qui ainsi se donne bonne conscience, l'objet d'art risque d'être dévié de sa fonction critique. La collection, privée ou publique s'approprie l'œuvre croyant du même coup en récupérer les fondements. Bien sûr, ainsi elle peut (se) racheter. Quitte à payer le prix fort pour ce faire. Rappelons-nous les *Tournesols* de Van Gogh.

Or qu'advient-il d'un jardin ?

Inutile de préciser que la vente en lopins de jardin est impertinente.

— «Irrelevant», disent-ils.

— Vaine.

Le marchandage n'est plus possible. Au mieux le jardin sera-t-il boursier<sup>10</sup>. Son négoce est impraticable.

Le jardin n'est plus qu'une conduite énonciative. Le promeneur doit s'y rendre<sup>9</sup>.

Dérangeant, le jardin échappe à la collection, au marché, aux limites disciplinaires. Il vit. Semblable en cela à ses sujets.

### *Côté poubelles*

Ottawa. Un immense dépotoir où en cinq ans des millions de tonnes de déchets se sont amassés. Notons avec le conférencier que deux millions de dollars ont été investis en vue de découvrir un nouveau site d'enfouissement, le premier ayant atteint son seuil de capacité. Où entreposer les déchets ? Deux années d'études n'ont apporté aucune solution au problème. Une fois le dépotoir rempli de déchets, on a résolu de recouvrir le terrain. Les autorités municipales d'Ottawa en collaboration avec le ministère de l'Environnement ontarien ont procédé au recouvrement du site avec trois

couches de plastique épais sous lesquelles sont installés une série de tuyaux d'où s'échappent les gaz. Le tout est recouvert d'une couche de terre d'un mètre d'épaisseur.

Nous pourrions nous interroger sur ce qu'il adviendra de la nappe d'eau souterraine. Mais rassurons-nous. Selon les normes gouvernementales ce processus de remplissage est jugé environnementalement sain...

«C'est un soir d'août 1981, en écoutant un reportage de Radio-Canada, que les élus de Saint-Basile-Le-Grand ont découvert que leur municipalité abritait le plus grand entrepôt de BPC du Québec avec (celui de) Shawinigan. [...] Le conseil de ville s'inquiète surtout du risque d'incendie [...] mais Québec [le ministère de l'Environnement] se fait rassurant et les élus apprennent que les BPC entreposés chez eux sont «à toutes fins utiles non inflammables et qu'il n'y a à toutes fins utiles aucun danger».

M. Pelchat, «Les élus de Saint-Basile avaient tout tenté pour convaincre l'Environnement du danger d'incendie», *Le Devoir*, 30 mars 1989, p.3

Fondamentalement, dans une société de surconsommation, la solution ne passe-t-elle pas par la diminution du volume de déchets, c'est-à-dire par la récupération ? Et encore par un freinage du gaspillage ?

*Dépotoir*



*À visiter*

Prenant pour objet/sujet de recherches, le terrain d'enfouissement, un groupe d'artistes s'est interrogé. Comment recycler un dépotoir ?

L'idée consiste à récupérer le centre d'enfouissement de déchets où initialement les rats volants (ou encore les mouettes...) se partageaient les restes et d'en faire un lieu où s'(ex)pose le dépotoir. Mais comment retransformer le site en observatoire ? Peut-on passer d'un lieu d'enfouissement (désormais recouvert de terre par les autorités municipales) donc un site paradoxal qui camoufle la «nature» du terrain, travestissant sa réalité première, à un champ paysager que le spectateur serait convié à visiter ? Autrement dit, un lieu où, mine de rien, s'exhiberait le dépotoir.

L'esthétique du goût se voit bouleversée par celle du [d[é]goût]].

Cent quatre-vingt acres de terre(s) à inventer.

D'ores et déjà, le dépotoir se voit converti en lieu d'exposition. L'exposition de maquettes ou de projets esquissés, conjuguée à la réalisation d'objets d'art (par exemple, sculpture, esquisses de toutes sortes, dessins, aquarelles) concrétise cette seconde partie. Nous y retrouvons entre autres propositions, un système de musique éolienne (à partir des tuyaux d'où s'échappent les gaz), un étalage de portraits d'hommes politiques affichés aux tuyaux, la création d'un arc-en-



Vue du dépotoir, Ottawa

ciel (selon un savant processus...) Il va sans dire que «sur le terrain» l'intervention s'avère utopique. Du moins, jusqu'à maintenant...

Essentiellement, l'impact des propos de Fry consiste dans la provocation des poubelles par les jardins. À force de jardiner les poubelles, la fiction s'emballé. Qu'importe. Les poubelles ne sont-elles pas en train de fermenter ? La révolution de fomentier ?

Comment passer du dépotoir au musée de déchets ?

Chiasmatisque, la relation jardins/poubelles s'achève dans un renversement inattendu. La réforme conceptuelle des poubelles aux jardins est troublante. La validité de son enjeu n'est plus à démontrer.

Il ne (nous) reste qu'à passer des topiques à l'utopique. Du jardinier au nettoyeur de poubelles, il n'y a qu'un pas à faire.

**Manon Régimbald**

#### NOTES

1. Reuter — Le Devoir. «Conférence de Bâle. Une trentaine de pays paraphent une convention sur les déchets toxiques», *Le Devoir*, 23 mars 1989, p. 3
2. Douglas, L.W. et al., *Art et architecture*, Paris, Éd. Garancière, 1986
3. *Ibid.*, p. 8
4. Selon E. Bornstein, la conception d'un art organique n'est pas nouvelle. Elle se relie à diverses sources dont l'origine remonte à l'Antiquité, par exemple en Chine, Confucius, en Grèce, Héraclite. Plus près de nous, au XIX<sup>e</sup> siècle, le romantisme a privilégié une vision «organique» du monde. En littérature, en philosophie, en sciences naturelles, les fondements de cette nature romantique caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle auraient été largement influencés par la poursuite d'une forme esthétique organique. Plus particulièrement en histoire de l'art, on peut penser aux théoriciens Fiedler, Klee, Focillon (*Vie des formes*), Worringer, sans compter les développements de la théorie de la gestalt. E. Bornstein, «Toward an organic art : ecological views of man/nature», *The Structurist*, no 11, 1971, p. 59
5. Dans le sens barthien du terme, impliquant alors la théorie du texte. Comme l'histoire et la société, la nature vient grandir le volume du texte visuel. R. Barthes, «Texte (théorie du)», *Encyclopédie Universalis*, vol. 15, Paris, Éd. Encyclopédie Universalis, 1973, pp. 1013-1017
6. E. Morin, *La méthode. 2. La Vie de la vie*, Paris, Seuil, Points, 1980, p. 18
7. P. Fry, «Chronique d'un nouveau jardin paysager», *Parachute*, no 44, (aut.) 1986, pp. 76-80
8. E. Morin, *op. cit.*, p. 97
9. P. Fry, *loc. cit.*, p. 78
10. Le projet de Philip Fry s'est mérité une bourse du Conseil des arts du Canada.